

L'église abbatiale

L'église abbatiale actuelle est un édifice imposant, de quatre-vingt-dix mètres de long. Dès l'abord, le visiteur est saisi par l'opposition entre le chœur et la nef, surtout aux premières heures de la journée.

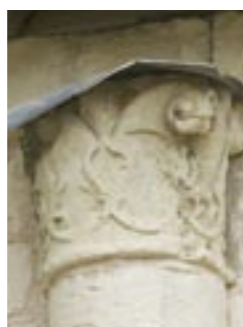
L'explication de l'influence du fondateur sur l'aspect dépouillé du chœur s'opposant au caractère massif de la nef, œuvre de l'abbesse Pétronille de Chemillé, s'impose tout naturellement à l'esprit. Pourtant, à l'issue d'études récentes, l'histoire de la construction apparaît sensiblement plus complexe.

La première campagne de construction, sans doute engagée vers 1105-1110, commence par la partie inférieure du chevet, mais concerne également l'emprise de la nef unique, pour laquelle était prévu à l'origine un couvrement charpenté. Le 31 août 1119 le pape Calixte II procède à la dédicace du maître-autel et y dépose les reliques de martyrs.

La seconde campagne voit l'achèvement des parties hautes du chevet et du transept, suivi de l'abandon du projet primitif de la nef, au bénéfice d'un changement considérable de parti, marqué par l'érection d'une file de coupes.

Le chœur

Le chœur de l'église abbatiale suit un plan classique à déambulatoire, parvenu ici à sa pleine maturité. L'élan vertical du sanctuaire est accusé par la hauteur des dix colonnes dont les chapiteaux, simplement épannelés et semblant prolonger les fûts, sont réunis par des arcs légèrement brisés. Au-dessus, une couronne d'arcatures aveugles est surmontée de hautes fenêtres alternativement ouvertes et aveugles. Le déambulatoire, pourvu de trois chapelles rayonnantes, enveloppe l'abside et les deux travées droites du sanctuaire. Monté en berceau, il est coupé par des doubleaux en arc brisé qui retombent sur le mur périphérique vers des pilastres cantonnés de colonnes d'angle sans chapiteaux.



Labondant éclairage du chœur est assuré par les trois baies de chacune des chapelles rayonnantes, les hautes fenêtres du déambulatoire, ainsi que par les ouvertures supérieures de l'abside.

Le décor sculpté du chœur est marqué par la sobriété. La corbeille des chapiteaux des colonnes et colonnettes du déambulatoire et de la chapelle orientée nord s'orne de feuilles lisses, parfois découpées ou décorées sur l'arête d'étroits rubans perlés.

À l'extérieur, le chevet marque un net élan ascensionnel : colonnes et contreforts constituent un trait marquant de l'organisation extérieure. Les fenêtres du déambulatoire, accostées de colonnettes, sont surmontées d'un niveau d'arcatures aveugles supportées par de fines colonnes. Au-dessus, la corniche à modillons du déambulatoire constitue la rupture horizontale la plus marquée. L'étage supérieur de l'abside, raidi de colonnes engagées, est allégé de cinq baies en plein cintre. Au-dessus, le clocher domine les combles du transept.

Cette homogénéité apparente dissimule en fait une variété de traitements qui trouve son explication dans l'histoire de la construction, jalonnée de changements de parti et de repentirs.

La sculpture

Aux corbeilles des colonnes des fenêtres se multiplie un décor uniforme de feuilles d'eau, parfois terminées par une volute ou un bouton. Il est l'œuvre d'une même main, assez maladroite, que signe une lourde feuille d'angle. Au-dessus, le niveau d'arcatures aveugles allégeant la paroi traduit en revanche un goût plus prononcé pour des reliefs vigoureux dans le traitement des feuilles lisses ; des oiseaux affrontés constituent le seul élément rompant l'homogénéité de cette série. L'absidiole sud, avec son ornementation de rinceaux et palmettes, adopte un esprit différent.

Chapiteaux du chevet à sobre décor de feuilles lisses (en haut) s'opposant aux chapiteaux de la chapelle orientée (en bas).



Aliénor d'Aquitaine

Aliénor épouse Henri le 28 mai 1152, deux mois seulement après son divorce du roi de France Louis VII. Huit enfants naissent de cette union scandée par les mésententes conjugales, l'aide à la révolte des fils contre le père, suivie d'une mise à l'écart de la reine en Angleterre, durant une quinzaine d'années. Aliénor, après un temps d'intense activité politique suivant le décès de son époux, se retire en 1194 dans l'enceinte de l'abbaye, d'où elle dirige néanmoins les affaires de « l'Empire angevin ». Elle quitte également sa retraite à plusieurs reprises, pour assister Richard dans son agonie, ou rechercher en Castille sa petite-fille Blanche, promise au futur Louis VIII. Elle décède à Fontevraud dont elle aurait pris l'habit à ses derniers instants. Aliénor, célébrée par les moniales, fera surtout preuve de générosité envers l'ordre à partir de 1185.

Aliénor d'Aquitaine est représentée couronnée, reposant sur un lit de parade et tenant un livre de prières.

Richard I^{er} Cœur de Lion

Richard est le second fils d'Henri II et d'Aliénor. Roi d'Angleterre et duc de Normandie au décès de son père, il participe à la troisième croisade. Après dix ans de règne, de lutte contre Philippe-Auguste, il décède lors du siège du château de Châlus, en Limousin, où il voulait se faire remettre un trésor. À sa mort, ses entrailles restent en Poitou en signe d'infamie, son cœur est transporté à la cathédrale de Rouen et son corps est inhumé à Fontevraud, au pied de ses parents.

Isabelle d'Angoulême

Isabelle d'Angoulême, troisième femme de Jean sans Terre, épouse au décès de ce dernier (1216) Hugues de Lusignan, comte de la Marche, qu'elle entraîne à la rébellion contre le roi de France. Elle se retire en 1243 à Fontevraud, où elle décède trois ans plus tard, après avoir « reçu avec piété le voile monacal ». Inhumée dans la salle capitulaire, elle est transportée huit ans plus tard au cimetière des rois, dans le chœur des religieuses, à la demande de son fils Henri III.



Les gisants entre France et Angleterre

Quatre des six statues funéraires des Plantagenêts disposées sous le mausolée échappent à la tourmente révolutionnaire et aux réutilisations comme matériaux de construction lors des travaux d'aménagement de l'ancienne abbaye. En 1810, ils « gisent là parmi les décombres », dans l'abbatiale.

Quelques années plus tard (1816), l'Anglais Stothard suggère leur translation à l'abbaye de Westminster. L'idée fait rapidement son chemin, et, le 25 mars 1817, le duc de Richelieu, alors président du conseil et premier ministre de Louis XVIII, saisi par l'ambassade anglaise, écrit au ministre de l'Intérieur « qu'il est sans inconvénient [...] de donner au gouvernement Anglais ce témoignage de déférence ». C'est compter sans l'indignation des Angevins: le préfet de Maine-et-Loire s'oppose à cet enlèvement et réclame au directeur de la prison un emplacement plus convenable; les statues semblent simplement déposées dans un « passage inusité » du cloître du Grand-Moûtier. Une seconde réclamation intervient deux ans plus tard, suivie de la part du préfet d'une

réponse tout aussi ferme que la précédente. Cette nouvelle requête n'est toutefois pas sans effet et les gisants sont alors placés dans la chapelle sud du transept.

Plus tard, en 1846, les statues sont restaurées à Versailles. Le résultat est loin d'obtenir l'assentiment. Hallays, entre autres, stigmatise « les odieux restaurateurs » qui « ont profité du séjour des Plantagenêts à Paris pour leur remettre des nez, des mains, des sceptres, des couronnes, les réparer à tort et à travers, et les enluminer d'une couche de peinture abominable ».

En 1866, un article, dans la *Pall Mall Gazette* propose à nouveau le transport des Plantagenêts à Westminster. À peu de temps de l'exposition universelle il peut être souhaitable de ménager l'opinion anglaise et Napoléon III offre les statues à la reine d'Angleterre. Il se heurte aussitôt à une levée de boucliers (1866-1867) qui le place en situation délicate, dont il sera délivré par la reine Victoria qui le dégage de sa promesse.



Extérieur des cuisines, laissant lire leur organisation intérieure. L'architecte Magne a restitué la couverture en écailles à l'aide des vestiges médiévaux mis au jour lors de la restauration.

des absidioles était happée par les autres conduits, notamment le grand cône central qui « faisait échapper la buée qui pouvait se former dans la cuisine ». M. Melot, qui s'appuie sur différents exemples, tant médiévaux que modernes, estime que ce bâtiment avait essentiellement vocation de fumoir, à partir d'un foyer central, les absidioles servant à disposer les viandes à fumer. S'il est difficile de trancher entre les deux hypothèses, la fouille récente des cuisines romanes de l'abbatiale de Saint-Philibert de Tournus permet une précieuse comparaison, malgré l'âge plus récent des vestiges mis au jour. En effet, les trois absides renfermaient une grande quantité de cendres témoignant de la présence de foyers; rien de tel n'a été observé en partie centrale, qui apparaît dégagée. Les deux fonctions ne sont par ailleurs pas incompatibles, sachant qu'il était indispensable de disposer d'une cuisine adaptée à l'ampleur de la communauté et que cet espace est le seul qui corresponde à cette nécessité.

Vue intérieure des cuisines : passage du plan octogonal au plan carré puis retour à l'octogone au niveau supérieur, les chapiteaux sont de facture très voisine de ceux du chœur de l'abbatiale.

colonnes engagées. Ce carré soutient, par l'intermédiaire de trompes, la hotte octogonale centrale. Le décor des chapiteaux est d'une grande sobriété: de simples feuilles d'eau s'achèvent en pointe ou par des volutes. L'extérieur de l'édifice reflète parfaitement sa structure interne. Les absidioles, séparées par des contreforts-colonnes, sont surmontées de hottes coniques. Les lanternons hérissant la couverture de la cuisine ont été remontés par Lucien Magne à partir de représentations de cuisines similaires; de même les modillons ne datent que de cette campagne de restauration. Le décor en écailles des toitures, en revanche, a été restitué à partir de témoins, encore en place.

Les avis restent toujours partagés quant au fonctionnement de cet édifice. Viollet-le-Duc, pour qui chaque absidiole constituait une cheminée, a proposé un parcours de la fumée. Celle qui ne s'échappait pas directement par les tuyaux des cheminées

Chapiteau et vues intérieures des absidioles.

